

# Le Martyre d'Annil, roman, suivi de La Sortie d'Angèle

Robert Caze

La Société jurassienne d'Emulation et les éditions du Lérot (France) publient les deux premières œuvres naturalistes de Robert Caze. «Le Martyre d'Annil», roman par son titre, mais en réalité proche de la nouvelle (cent vingt pages divisées en six chapitres), raconte le parcours d'une pauvre fille bâtarde et orpheline dans la campagne toulousaine. Ce roman expose ainsi une suite de petites tragédies, de souffrances sans cesse renouvelées et de joies (amoureuses et sexuelles) éphémères. Suit une nouvelle intitulée «La Sortie d'Angèle» (soixante pages en quatre chapitres) qui évoque le jour de sortie d'une prostituée parisienne, une journée extraordinaire dans une *vie monotone et banale* (239)<sup>1</sup>. Imprimée à l'ancienne et non coupée, cette édition moderne de deux textes parus ensemble en 1883 fait écho au conseil donné par André Breton qui écrivait en 1931: *Lisez Caze*. Et ceci pour plusieurs raisons.

Lire Caze, c'est avant tout redécouvrir un auteur méconnu, dont le destin est lié à notre région. Français d'origine (entre Paris et Toulouse), Robert Caze (1853-1886) a ainsi passé une partie de sa vie sur le sol jurassien : bourgeois d'Epiqueuz, marié à la fille de l'imprimeur Boéchat à Delémont, il enseigne à l'Ecole cantonale à Porrentruy, écrit pour différents journaux de la région et devient même président de l'Emulation pendant quelque temps. Véritable curiosité littéraire, les œuvres de Caze, dont voici donc la première réédition, sortent ainsi du cabinet d'amateur. La longue préface, résultat de recherches fouillées et précises, fait le point sur l'auteur et son œuvre. Elle est illustrée de documents pour la plupart inédits, notamment trois lettres de Charles Vigner, l'homme qui a tué Caze.

Mais cette première raison ne tient en quelque sorte aucun compte de la qualité de sa plume. Mort aussi jeune que bêtement dans un duel (à trente-trois ans), Robert Caze est décédé trop tôt pour que son nom figure dans les manuels de littérature au rang des auteurs marquants de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, ces deux œuvres de jeunesse témoignent de la naissance d'un écrivain qui n'aurait probablement rien eu à leur envier. Ainsi, «Le Martyre d'Annil» et «La Sortie d'Angèle» laissent deviner une écriture en devenir. L'évolution se lit au sein même du premier. Ainsi, les mots cessent rapidement d'être *fades et sans goût* (81) pour trouver leur rythme, leur musicalité, leurs couleurs. Mais la différence se ressent également entre l'un et l'autre : bien que plus courte, la nouvelle semble davantage élaborée, ne serait-ce que dans sa narration. Les dialogues y sont de même plus nombreux et davantage construits, peut-être plus

vivants. Mais c'est là porter un jugement sur les œuvres, quand bien même elles apparaissent au premier abord comme deux tableaux, deux textes dont les sujets sont finalement différents.

Lire Caze, c'est surtout se faufiler par une petite porte dans une période singulière de la littérature. Petit naturaliste (l'édition moderne paraît ainsi dans la collection «d'après nature»), héritier de la tradition réaliste, Caze s'inscrit pleinement dans son époque<sup>2</sup>. Mais il permet aussi de saisir autrement *ce que veut* la littérature dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Si les deux textes sont publiés la même année qu'«Au Bonheur des dames» de Zola et «Une vie» de Maupassant notamment, il s'agit moins d'y voir une influence qu'une volonté commune des écrivains de ce temps-là. Aussi, le roman et la nouvelle mettent-ils en scène la vie ordinaire et quotidienne de gens de conditions médiocres : une adolescente à la campagne (dans le Midi de la France) d'une part, une fille de joie à la ville (à Paris) de l'autre. Dans une sorte de chiasme, la première finit alors par se rendre à Toulouse alors que la seconde part se promener à la campagne sur les bords de la Seine. Comme avant lui les frères Goncourt dans «Germinie Lacerteux» (1865) ou «Madame Gervaisais» (1869), Caze choisit comme personnage principal une figure féminine (Annil/Angèle), de part et d'autre en marge de la société : une bâtarde et une prostituée. Toutes deux sont alors tout à la fois sujet et objet (au propre et au figuré) de leur monde respectif.

En revanche, la tonalité entre l'un et l'autre est bien différente : «La Sortie d'Angèle» reste légère et frivole. Tout au plus, quelques scènes entraînent un certain dégoût comme lorsque, durant un repas, une *chenille veloutée* s'invite *au milieu des petits pois* (248). «Le Martyre d'Annil», comme son titre l'annonce, est en revanche bien plus triste et sinistre. Les *larmes* reviennent sans cesse, participant de cette mélancolie au sens fort de la fin du siècle. Tout le roman exprime ainsi chez Annil un certain désir de vivre, de passer du rien à l'existence, de surmonter cette *annihilation* de soi inscrite dans son nom. Une fin tragique, aussi soudaine que cruelle, viendra y mettre un terme. Rien de telle du côté d'Angèle, chez qui l'expérience et l'assurance répondent à l'innocence de la jeune paysanne.

Dans une même perspective, le roman d'Annil met en lien hommes et animaux. En effet, le monde de la campagne est avant tout un monde animal. L'héroïne y côtoie notamment les *poules noires*, les *coqs aux crêtes sanguines*, les *vieilles couveuses qui traînent dans la boue un derrière tout empenné*, les *chapons élégants et fins d'allures*, de même qu'un *gros dindon borgne qui faisait continuellement la roue au soleil en étalant sur son duvet bleu-noir un jabot congestionné* (129). Après les volatiles, les chats et les moutons, elle apprivoise une couleuvre dans un épisode animal et sensuel. Car le désir de réalité est surtout un désir de chair, et l'homme finit lui-même par dévoiler toute sa bestialité.

Arnoussac, vieil homme colérique, avare et lubrique qui abuse d'Annil n'en est qu'un exemple parmi d'autres, une *espèce de monstre moitié végétal, moitié animal* (138). Ce qui reste alors propre à l'être humain, c'est cette capacité à transcender la réalité, ou du moins à s'en donner l'illusion. Aussi, Annil se réfugie-t-elle souvent dans les modèles acquis durant son catéchisme. L'ouverture *in medias res* du roman, qui place ainsi le personnage et le lecteur de plein fouet dans le bas monde, est décrite comme une actualisation d'un tableau du bon Samaritain incarné par le bon muletier Jeanbernat. D'entrée, la souffrance elle-même a une portée transcendante. Dès lors, le monde dans son animalité et sa matérialité entre en conflit avec une sphère religieuse, surnaturelle et pour ainsi dire mystique, que manifeste par exemple l'opposition entre Arnoussac le voltairien et le curé Doumerc. Une telle résonance religieuse, omniprésente chez Annil, est quasiment absente chez Angèle.

En revanche, roman et nouvelle se rejoignent sur bien des points. Tout d'abord, tous deux comportent des descriptions remarquables des nombreux personnages et des lieux. Les deux héroïnes évidemment, mais aussi une foule de figures sont décrites avec précision : mendiant, paysan, curé de campagne, lessiveuse, maire, marchand de journaux d'une part, fille de joie, ouvrier, marchand-grossiste, petit bourgeois de l'autre. Caze fait un véritable travail d'impressionniste. Par exemple, il brosse ainsi l'intérieur de la maison close de la mère Lenoir : *Pâquerette, qui avait repris de la sauce et des pommes de terre, frottait vigoureusement son assiette grasse avec un morceau de pain. Angèle, tout en battant la charge avec ses ongles roses sur la toile cirée qui servait de nappe, fixait pour la millième fois peut-être les yeux sur des gravures de Chaplin, accrochées à la muraille. [...] Mathilde et Camélia se faisaient des niches enfantines, s'amusant à se donner des pichenettes sur le bout des doigts et trouvant ça drôle. Une grande brune aux yeux noirs se râclait les ongles avec un cure-dents ; sa voisine, une boulotte, qui avait des joues pareilles à un fessier de poupon, semblait délicieusement absorbée par la lecture du Petit Journal.* (219) Suivant les expériences sentimentales (déçues) des deux personnages, le lecteur traverse de l'intérieur cette société d'en bas. Car toute l'histoire est racontée d'un point de vue omniscient et le lecteur connaît alors les pensées des différents personnages. De là chez Caze, un goût prononcé pour le discours indirect libre, comme si le lecteur était dans la tête de la jeune paysanne, du muletier, du curé.

Les lieux sont présentés avec la même minutie : le lecteur est alors transporté dans la campagne du Midi puis dans les rues du vieux Toulouse. La nouvelle quant à elle visite les hauts lieux du Paris chaud et animé de la seconde moitié du siècle : le quartier Montmartre, le Boulevard de Clichy, la Place Pigalle. Caze se soucie du détail, comme en témoigne l'évocation de la maison du muletier : *Ce taudis était éclairé par une fenêtre sans*

*rideaux. Les murs avaient été jadis peints à l'huile, mais la peinture en s'écaillant avait laissé des taches lépreuses, des plaques brunes et sales. Le mobilier était des plus primitifs : un lit de fer avec un matelas et une paille de feuilles de maïs, trois chaises, une table boîteuse surmontée d'un pot à eau égueulé et d'une cuvette ovale comme on en voit encore dans le Languedoc, une malle commune en sapin avec des poils de blaireau et des bandes prétentieuses de cuir rouge: c'était tout. (92) La description de ces menus détails de la vie rurale (115), selon les mots du curé, produit ainsi cet effet de réel que Roland Barthes attribue avant tout à l'écriture réaliste<sup>3</sup>. De plus, chez Caze, comme chez Zola par exemple, chaque personnage est alors lié à son milieu, l'un permettant de mieux comprendre l'autre. Il en va ainsi d'Angèle : *Victime des événements et du mauvais milieu dans lequel elle avait vécu, elle conservait une sorte de délicatesse et d'élégance qu'elle tenait de sa mère en même temps qu'elle avait l'orgueil paternel (237).**

Dans sa préface de «Pierre et Jean» parue en septembre 1887 (soit quatre ans après le «Martyre» de Caze), Maupassant propose une sorte de manifeste du roman. Celui-ci doit chercher à donner une *image exacte de la vie*. Et l'écrivain de poursuivre : *Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession [...]. J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes<sup>4</sup>*. C'est cette volonté même qui semble guider Robert Caze, qui réorganise le texte au fil des souvenirs et des histoires rétrospectives, de manière simple et réfléchie. Dans «La Sortie d'Angèle», la promenade dans Paris (l'intrigue à proprement parler) alterne avec le récit des souvenirs et l'histoire du personnage. Son existence se dévoile ainsi par petites touches, dans une peinture naïve qui cherche la vraisemblance, l'illusion du vrai. Au début du «Martyre», le muletier murmure *des paroles naïves sur un air triste (89)*. Cette musique, métaphore de l'écriture de Caze, semble traverser de part en part les deux textes. De même, Angèle entend un air et s'étonne *qu'on eût pu mettre en musique des choses aussi tristes et aussi vraies en même temps (227)*. En fin de compte, cet étonnement est probablement aussi celui du lecteur. (ff)

Société jurassienne d'Emulation et Du Lérot, éditeur, 2010 (272 pages)

*Professeur émérite à l'Université Lumière-Lyon 2, René-Pierre Colin a consacré la plupart de ses recherches à l'histoire du naturalisme et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a publié une vingtaine de volumes et créé la collection «d'après nature» qu'il dirige aux éditions du Lérot. Il a été en outre critique de cinéma et chroniqueur gastronomique.*

*Journaliste et reporter, ancien libraire et membre du Cercle littéraire de la Société jurassienne d'Emulation, Arnaud Bédât se passionne pour la vie et l'œuvre de Robert Caze depuis plus de vingt-cinq ans. Il a publié notamment plusieurs livres d'enquêtes sur de grandes affaires judiciaires.*

#### NOTES

<sup>1</sup> Toutes les citations renvoient aux pages de la présente édition.

<sup>2</sup> Dans son *Histoire du naturalisme français*, Charles Beuchat le place parmi « quelques autres romanciers à tendance naturaliste ». Voir *Histoire du naturalisme français*, Editions Corrêa, 1949, p.311-313.

<sup>3</sup> Roland Barthes, « L'Effet de réel », *Communications* n° 11, 1968, p. 84-89.

<sup>4</sup> Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, Paris, Gallimard, 2005, p.15.